La Croix • 16/10/1999

Paul Bouchet

L'inusable avocat du droit des hommes

De la Résistance au barreau de Lyon, de la Commission consultative des droits de l'homme à ATD quart monde, Paul Bouchet est au service de la justice depuis presque soixante ans. Il interviendra, dimanche, à la Journée de lutte contre la misère, au Trocadéro, à Paris

S'il était un fleuve, il aurait l'impétuosité de l'Amazone, les courbes chantournées de la Seine, la générosité de la Volga, l'allègre débit du Danube... S'il était un fleuve, Paul Bouchet se jetterait dans la mer de Chine ! Juste pour le plaisir, lui qui admire tant ce peuple et sa culture. C'est aux Chinois d'ailleurs qu'il emprunte l'image fluviale pour raconter longuement le tracé de sa vie, remonter doucement le cours de son existence.

Il saisit un morceau de feuille et un crayon égaré, trace un trait sinueux, et attaque, mine de rien, bille en tête. L'homme n'est pas du genre à s'embarrasser de questions subsidiaires, et à offrir des réponses mi-chèvre mi-chou : « Où allons-nous ? À la mort. C'est indiscutable. Le tout dans la vie est de savoir si on y va désespéré, ou si on y va comme le fleuve va à la mer, en fertilisant la terre sur laquelle il passe, en contournant les obstacles, mais sans jamais trop dévier de son cours. » Il pose le crayon.

L'homme n'en a jamais fini : « Il faut avoir des défis à relever. Tout le temps. »

Voilà. Tout est dit. Puisqu'on y va, allons-y gaiement. Paul Bouchet est donc d'abord un homme d'un inébranlable optimisme. Il le confesse, dans un éclat de rire : « J'ai toujours eu beaucoup de chance. » À 75 ans, il a pourtant connu, comme tout le monde ou presque, de douloureux moments, vécu de pénibles renoncements. Mais, chez lui, la vitalité domine. L'acharnement le dispute à l'ardeur.

Pour tout dire, c'est bien cette opiniâtreté qui, dans les années 30, lui a fait supporter son départ, à l'âge de 8 ans et demi, du berceau familial, au plus profond des monts du Forez, et son arrivée, comme interne, sur les bancs du collège de Montbrison. Il se souvient encore des longues promenades, avec ses camarades de classe, dans la froide campagne montbrisonne, « bâches » et pèlerines au vent. « Mes parents étaient loin et ne pouvaient pas venir souvent. Au collège, on se levait à 5 heures du matin. Il n'y avait pas de chauffage. » Mais Paul Bouchet ne déteste pas la rudesse et l'exigence. À Montbrison, il est servi. Avec son copain de classe, un certain Pierre Boulez, chez qui à l'occasion il passe ses week-ends, ils s'agrippent au tableau de classement. « Pour être dans les cinq premiers, il fallait se battre. Boulez était fort en maths et en sciences. Moi, j'étais plutôt littéraire. »

Alors le petit Paul se bat. De cette époque, il a gardé le goût de l'effort et conservé le souvenir d'une volonté sans cesse déployée. Pour un peu, il se laisserait aller à un moment de nostalgie... si la nostalgie ne lui était pas rigoureusement étrangère. « J'ai bien peur, dit-il tout de même, que l'urbanisation ait affaibli cette capacité de lutte que nous avons tous pourtant en nous-mêmes. » Au point qu'il y a quelques années, craignant que son fils, aujourd'hui astrophysicien, ne se soit suffisamment frotté aux difficultés, il l'embarque, pour ses 20 ans, sur la route des Indes, à bord d'une Méhari. Lui, au même âge, avait déjà risqué sa peau et déjà vu sa vie menacée plusieurs fois.

Un médecin, un vicaire et un étudiant face à l'insupportable défaite de 1940

Hiver 1940. Après avoir fait ses premières armes à Montbrison, Paul Bouchet commence la philo à Lyon. Mais sa scolarité tourne court : « J'ai passé Noël 1940 à l'infirmerie, cloué au lit par une mauvaise pleurésie. On crachait tous nos poumons et on avait tellement faim qu'on suçait nos ceintures de cuir. » Le jeune garçon croit dur comme fer que « par la volonté on peut guérir ». Mais son corps regimbe : « J'ai cru que j'allais mourir à 16 ans. » Son état inquiète tellement que ses parents le rapatrient à la maison familiale, dans les monts du Lyonnais. Paul Bouchet mettra plus de six mois à s'en relever. Grâce aux soins d'un médecin protestant et à la présence réconfortante d'un jeune vicaire.

Le médecin, le vicaire et l'étudiant. Le trio a au moins en commun la même détestation pour l'insupportable défaite à laquelle leur pays s'est résigné. Paul Bouchet n'a pas digéré l'armistice. En juin 1940, il en a d'abord pleuré, « de rage », bien sûr. Et puis il a très vite séché ses larmes et commencé à distribuer *Témoignage chrétien*, *TC* pour les habitués. « Un jour, avec mes camarades du collège, nous étions dans la campagne. Notre professeur d'histoire passe et nous dit : « Vous savez, il y aura des années difficiles, mais ne vous soumettez jamais. »

FABIEN VERNOIS

« Ne vous soumettez jamais. » En juin 1941, à peine remis de sa pleurésie, Paul Bouchet rumine ces quelques mots. Il sait déjà que le jeune vicaire, l'abbé Robert Pascalet, qui sera plus tard l'un des tout premiers prêtres ouvriers, fait circuler *TC*, « comme d'ailleurs la plupart des vicaires de la région ». Le médecin en est également. Paul naturellement les rejoint. On se met à préparer des terrains d'atterrissage, dès la fin de l'année 1941. Paul Bouchet est intarissable pour parler de ses compagnons de l'époque : « J'en ai rencontré des âmes ardentes, dans cette période ! Agir par l'exemple, c'est ça la bonne manière et c'est à cette époque que je l'ai pleinement réalisé. Les pieds dans la boue, mais l'esprit tourné vers un horizon. Cet horizon, cela peut être la foi. Ou tout autre chose. Ce qui est clair, c'est qu'il y a de très beaux saints laïques ! » Et les mois passent. Paul Bouchet continue de garder en mémoire le : « Ne vous soumettez jamais » de son professeur d'histoire. Mais aussi, cette petite phrase entendue au collège Montbrison : « Nous sommes spirituellement tous des sémites. » Aux mois succèdent les années. Paul Bouchet et son petit groupe Armée secrète s'activent. C'est bientôt la fin de la guerre, mais les coups pleuvent de plus belle sur les réseaux de la Résistance : « On avait la hantise d'être torturés et de savoir si on allait tenir le coup. On n'avait pas de cyanure comme les grands chefs. »

Semaine sainte 1944. À une dizaine de kilomètres du village de Paul Bouchet, un maquis FTP est attaqué par des gendarmes français. L'attaque se solde par cinq morts, côté résistants. Les copains de l'Armée secrète passent alors à l'action : « La nuit du Vendredi saint, on s'est débrouillé pour aller déposer sur les tombes des couronnes tricolores. Le lendemain, les gendarmes étaient furieux. Ç'a été mon plus beau Vendredi saint ! »

Le 2 août 1944, Paul Bouchet fête ses 20 ans. Les troupes allemandes remontent, en flots continus, du sud de la France. Ce jour-là, avec Robert le vicaire, il part à moto, en mission, pour repérer les éventuels passages de soldats allemands. « Cet été-là encore, il était dangereux de circuler sur les routes sans précaution particulière. Mais il faisait très beau, et nous ressentions une immense plénitude. En même temps, j'étais persuadé que nous allions tomber dans un des forts nombreux guets-apens. Ce jour-là, j'aurais pu mourir. Je crois même l'avoir souhaité. »

Il voulait faire Normale sup, la maladie et la guerre en ont décidé autrement. Il fait du droit

20 ans, seulement. Et déjà, un parcours tout en méandres. La Libération. De l'émotion à revendre. De l'énergie, en veux-tu en voilà. Un fleuve gros de promesses. C'est avec sur les épaules le glorieux uniforme des FFI que Paul Bouchet déboule à Lyon et s'impose très vite à la tête du monde étudiant. À Grenoble, à l'occasion d'une rencontre nationale, il défend une charte qui pose le principe qu'un étudiant est « un jeune travailleur intellectuel ». Dans

« Au bout du bout de ma vie, je me rends compte que le mot de justice est remplaçable. Qu'il n'est pas encore le mot le plus essentiel, tout seul. Le monde doit être plus juste mais aussi plus beau. »

la salle, un étudiant de Paris soutient sa démarche. Il s'appelle... Jean-Marie Lustiger.

Paul Bouchet se démène. Hors de la fac et dans la fac. Il voulait faire Normale sup, la maladie et la guerre en ont décidé autrement. Il fait du droit. Mais du droit du travail. Pas le temps d'entretenir des regrets. « Bref, passons, basta ! » comme dit Paul Bouchet, à chaque fois qu'il fait mine de terminer une phrase. En réalité, l'homme n'en a jamais fini : « Il faut avoir des défis à relever. Tout le temps. »

La suite, précisément, n'est qu'une succession de défis. Trublion du barreau lyonnais, il devient bâtonnier en 1980. « À la surprise générale », s'amuse-t-il encore aujourd'hui. Entre-temps, il est l'avocat de la CGT, mais aussi de la CFDT ; pendant la guerre d'Algérie, il fait des allers-retours entre Lyon et Alger, ou Constantine ou encore Tlemcen, pour assurer la défense de prévenus risquant la peine de mort. Il plaide aussi pour « les gars du PC » qui dénonçaient les tortures en Indochine. Plus tard, il « fait » médiateur. Un véritable métier : au début des années 80, il intervient dans le soulèvement du quartier des Minguettes à Vénissieux ; en 1984, on l'appelle à la rescousse pour apaiser les tensions à la prison de Bois-d'Arcy ; en 1989, il est médiateur dans le conflit des chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire ; en 1996, il intervient dans l'affaire des « sans-papiers ».

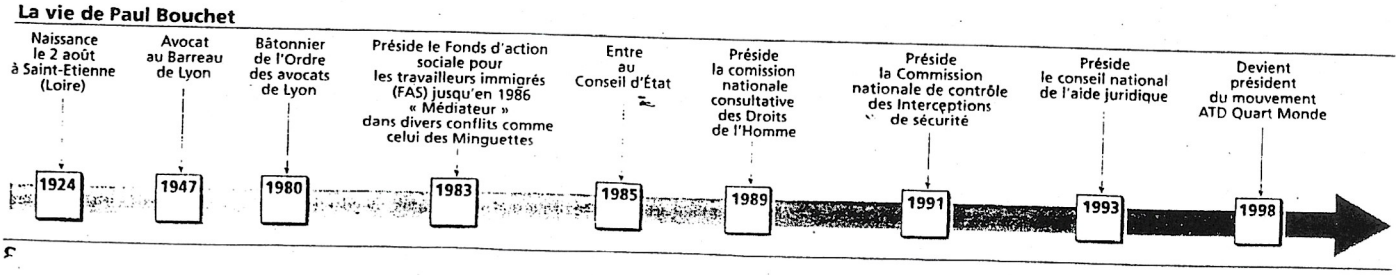
Toujours à cette époque, il préside le Fonds d'action sociale pour les travailleurs immigrés, puis entre au Conseil d'État avant de prendre la tête de la Commission nationale consultative des droits de l'homme, puis encore de la Commission nationale de contrôle des interceptions de sécurité... Ouf ! Et pourtant, de ce bouillonnement d'activités, il ne retient que deux ou trois « choses » : l'obtention de la carte de séjour d'une durée de dix ans, et la publication de deux rapports au Conseil d'État sur l'aide juridique et sur les droits de l'enfant. Son CV ? Il se résume à moins de 20 lignes. Alors qu'on lui doit la réforme de l'aide juridique, la réforme des droits de l'enfant et la réforme des écoutes téléphoniques, et encore une part de la révision du code pénal...

Aujourd'hui, il préside le mouvement ATD quart monde. Logiquement : « Ici, les volontaires vivent dans la pauvreté, alors que rien ne les y oblige. Eux aussi, ont les pieds dans la boue... ça, ce n'est pas du flanc ! » Le « flanc », c'est ce qu'il a précisément le plus en horreur. Dans la vie publique, comme dans sa vie « civile ». Le contraire du « flanc », c'est chercher en permanence à « se frotter la cervelle à celle d'autrui ». Il aime l'action et affectionne l'utopie. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, Paul Bouchet n'a pas perdu son temps pendant soixante-quinze ans.

Sa première « folie », c'est la restauration d'une vieille demeure Renaissance, à Goutelas-en-Forez. Paul Bouchet veut en faire un centre culturel ouvert à tous. Au début des années 60, il rameute ainsi les copains du barreau, les ouvriers des entreprises pour lesquelles il travaille comme avocat et des paysans du cru. « Pendant quinze ans, on a fait monter des gens tous les week-ends pour bosser. » Paul Bouchet laisse parfois ses interlocuteurs incrédules. Mais Goutelas est bien là. En 1966, Duke Ellington lui a même fait l'honneur d'une visite.

En 1980, alors qu'il est bâtonnier de l'ordre, il repère derrière le palais de justice de Lyon, dans le quartier Saint-Jean, une « vieille baraque croupissante ». Il en fait un lieu pour accueillir tous ceux qui jusqu'à présent attendaient « comme des malheureux » dans les couloirs obscurs du palais de justice qu'on veuille bien s'occuper d'eux. Paul Bouchet convainc pas moins de 80 avocats de venir retrousser leurs manches à leurs moments perdus pour retaper la future « maison ».

C'est au nom du droit et de la justice que Paul Bouchet a tant bataillé. Avec aujourd'hui tout de même un sentiment d'incomplétude : « Au bout du bout de ma vie, je me rends compte que le mot de justice est remplaçable. Qu'il n'est pas encore le mot le plus essentiel, tout seul. Le monde doit être plus juste mais aussi plus beau. » Il cite l'un des hommes pour lesquels il a le plus d'admiration, René Cassin, qui disait souvent à la fin de sa vie : « Tout est vain, sauf la bonté. » En incorrigible optimiste, Paul Bouchet corrige : « Tout est vain... s'il n'y a pas la bonté. »

Florence COURET

La vie de Paul Bouchet